

La Sévigné des Lumières



Madeleine Renaud-Mme du Deffand dans « Les Salons », une pièce de Bernard Minoret et Claude Arnaud.

Mme du Deffand a vu défilier un siècle entier dans son salon. Avec un scepticisme qui reflétait bien son époque.

Mme du Deffand et son monde, par Benedetta Craveri. Trad. par Sibylle Zavriew. Seuil, 442 p., 120 F.

Mme du Deffand est un cas. Amie de Voltaire et de Montesquieu, douée d'un vrai génie psychologique, elle n'a pas fait d'œuvre ; ses lettres, ses petites comédies n'étaient que des passe-temps d'aristocrate. Son salon, sans doute le plus brillant du XVIII^e siècle, a fermé la veille de sa mort. Rien ne serait resté d'elle si, malgré sa hantise de la mauvaise littérature, elle n'avait compris in extremis l'intérêt de sa correspondance. Un régal pour tous ceux qui, de Stendhal à Cioran, n'aiment que les destins romanesques et les petits faits vrais.

L'édition « complète » de ces lettres — préfacée, au XIX^e siècle, par Lescur — comme la biographie de Claude Ferval étaient depuis longtemps introuvables. Le livre que la petite-fille de Benedetto Croce consacre à la Sévigné des Lumières comble en grande partie ces lacunes. Citant de larges extraits de sa correspondance, Benedetta Craveri suit pas à pas cette femme accablée « par le malheur d'être née », mais qui jugeait « le remède pire que le mal ». Maîtresse du Régent dans sa jeunesse, vite séparée d'un mari « aux petits soins pour déplaire », Mme du Deffand avait la morale de son époque. Elle mettra pourtant vingt ans à faire oublier son passage chez les roués, vingt encore à se défaire de l'influence de la duchesse du Maine, ce despote qui avait condamné Voltaire et Fontenelle aux « galères du bel esprit » et l'avait initiée au septième art — la conversation, bien sûr. Une marche